

MARIE-CÉLIE AGNANT

# ALEXIS D'HAÏTI

A  
T  
O  
U  
T



Extrait de la publication

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Agnant, Marie-Célie

Alexis d'Haïti

(Collection Atout; 30. Récit)

Éd. originale : c1999.

Pour les jeunes de 12 ans et plus.

ISBN 978-2-89428-897-9

I. Titre. II. Collection : Atout; 30. III. Collection : Atout. Récit.

PS855I.G62A83 2006

jC843'.54

C2006-940023-7

PS955I.G62A83 2006

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des  
institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada;
- Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition.  
(PADIÉ);
- Société de développement des entreprises culturelles du  
Québec (SODEC);
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de  
crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Conception de la couverture : fig. communication graphique

Illustration de la couverture : François Thisdale

Copyright © 1999, 2006 Éditions Hurtubise HMH Itée

ISBN 978-2-89428-897-9

Dépôt légal/2<sup>e</sup> trimestre 2007

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada: Diffusion-distribution en Europe:

Distribution HMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Québec) H2K 3W6

Téléphone: 514 523-1523

Télécopieur: 514 523-9969

[www.distributionhmh.com](http://www.distributionhmh.com)

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

[www.librairieduquebec.fr](http://www.librairieduquebec.fr)



La *Loi sur le droit d'auteur* interdit la reproduction des œuvres sans autorisation des titulaires de droits. Or, la photocopie non autorisée — le « photocopillage » — s'est généralisée, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer par des professionnels est menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, par quelque procédé que ce soit, du présent ouvrage est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur.

*Imprimé au Canada*

[www.editionshurtubise.com](http://www.editionshurtubise.com)

**MARIE-CÉLIE AGNANT**

**ALEXIS D'HAÏTI**

**A  
T  
O  
U  
T**

Née à Port-au-Prince, en Haïti, **Marie-Célie Agnant** vit à Montréal, au Québec, depuis 29 ans. Enseignante puis traductrice et interprète auprès des communautés latino-américaines et haïtiennes, elle a collaboré à plusieurs projets de recherche réalisés par l'Institut national de la recherche scientifique, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Ses textes et ses poèmes paraissent régulièrement dans plusieurs publications : Haïti-Progrès, Option Paix, la Gazette des femmes, Prisma, etc.

**Le Silence comme le sang** (éditions Remue-Ménage), un recueil de ses nouvelles, a été finaliste pour le Prix du Gouverneur général du Canada.

Son premier roman pour les jeunes, **Le Noël de Maité**, dans la collection Plus, raconte un peu de la vie des Haïtiens de Montréal.

**LA RUCHE**

— Alexis Jolet ! combien de fois faut-il que je répète de regarder au tableau ? Redescendez sur terre, sinon je vous envoie au piquet pour le reste de l'après-midi !

Monsieur Richer, le maître d'école, accompagne sa menace d'un coup de règle sur le bureau, qui claque comme un fouet. Alexis sursaute. Les épaules basses, il se met à fixer le tableau en implorant le ciel : « Pas aujourd'hui ! Mon Dieu, faites qu'il m'oublie ! »

Alexis ne sait rien de sa leçon. Pourtant, comme à l'accoutumée, il a étudié une bonne partie de la soirée, hier. Mais il a tout oublié. « Si le maître m'interroge, pense-t-il, qu'est-ce que je vais lui répondre ? Que j'ai oublié la leçon parce que je suis inquiet pour mon père ?

Il faudrait alors que je lui dise tout. Mais par où commencer ? »

Alexis n'a jamais été aussi distrait en classe. Près de lui, Jérémie, son meilleur ami, lui jette des regards à la dérobée. Du bout de sa règle, il fait glisser jusqu'au pupitre d'Alexis un petit billet froissé : Est-ce que vous avez eu des nouvelles ?

— Non, répond Alexis de la tête.

Jérémie a l'impression de voir perler des larmes aux cils d'Alexis. Son cœur se serre lorsqu'il parcourt la petite note que lui renvoie ce dernier. Cela fait plus d'une semaine maintenant qu'ils l'ont arrêté.

La voix du professeur qui énumère les leçons pour le lendemain se fait insistante :

— La semaine prochaine débiteront les examens de la fin du trimestre. Il faut commencer vos révisions le plus tôt possible.

Les paroles du maître parviennent à Alexis dans un bourdonnement monotone. Fort heureusement, la cloche sonne. D'un seul mouvement, quarante têtes se lèvent. Des mains agiles ramassent pêle-mêle livres et cahiers. Telle une bande

d'oiseaux recouvrant leur liberté, les élèves s'apprêtent à quitter la classe.

— En silence, s'il vous plaît, tonne une dernière fois maître Richer, tout en se déplaçant vers le fond de la salle.

Il s'arrête face au banc où sont encore assis Alexis et Jérémie. Coincés entre le mur et le professeur, ils ne peuvent quitter leur place.

— Alexis, reste une minute, s'il te plaît. Je voudrais te parler, dit le professeur.

Rapidement, Jérémie s'esquive. Dans la cour, le front soucieux, il s'adosse à un arbre et attend son ami. Dans la salle de classe déserte, Alexis frotte ses mains moites sur son pantalon. Son cœur bat à tout rompre, les idées virevoltent dans sa tête. « Maître Richer a bien été arrêté lui aussi il y a quelque temps, pense Alexis. Dans le village, tout le monde en a parlé. Mais il a été relâché au bout de quelques heures, tandis que mon père... Maître Richer sait peut-être quelque chose, se dit-il tout à coup. »

Le professeur fait les cent pas, s'éclaircit la voix mais ne dit rien. Il n'arrive pas plus qu'Alexis à trouver les mots pour exprimer la crainte et l'angoisse qui

l'habitent. Devant cet enfant désespéré, l'homme se tient planté, les bras ballants. Il prend subitement conscience de son extrême faiblesse, de son impuissance. Alors, d'une voix enrouée, il parvient à grand-peine à articuler :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Alexis ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Tu es sûr qu'il ne se passe vraiment rien ?

— Je ne sais pas, Monsieur, reprend Alexis sur le même ton.

D'un geste las, monsieur Richer laisse tomber le bras qu'il venait de poser sur l'épaule d'Alexis.

— Va, mon garçon, dit finalement le professeur.

Ses pas sont lourds lorsqu'il regagne son pupitre. Il en pleurerait de rage ! La détresse de cet enfant lui brise le cœur.

— Que faire ? Comment faire ? se demande-t-il.

Son séjour en prison lui a laissé des douleurs atroces à la colonne vertébrale et un mal de tête en permanence. « Tout cela n'est rien, se dit-il, face au chagrin qui consume si tôt nos jeunes. Que leur réserve demain ? Que leur réserve

demain ? se dit-il inlassablement, en quittant l'école. Je ne suis pas d'humeur aujourd'hui à affronter les regards arrogants et pleins de haine de ces militaires, leurs mines patibulaires, et surtout cette nouvelle et sinistre mode qu'ils ont adoptée maintenant, de se cacher derrière leurs lunettes noires, même quand il fait nuit ! »

Il bifurque vers la gauche pour éviter le chemin qui passe devant la caserne. Il se souvient des coups reçus : « Les démons ! Si la haine pouvait les anéantir, à moi seul, je les exterminerais tous ! »

Il n'est que quatre heures de l'après-midi. L'air est doux et invite à la promenade. Une brise vagabonde charrie de la vallée le lourd parfum des acacias en fleur. Une seule envie tenaille pourtant le professeur : rentrer chez lui, fermer portes et fenêtres, ne plus jamais devoir mettre le nez dehors, jusqu'à la fin de tout.

En contrebas, dans un petit chemin bordé de caféiers parés de leurs fruits rouges, comme pour une fête, Jérémie et Alexis n'ont pas cette hâte de rentrer.

Accroupis au bord du talus, ils tentent, une fois de plus, de trouver ensemble des réponses aux nombreuses et douloureuses questions qui les assaillent.

Dans le village, on dit de ces deux enfants qu'ils sont l'ombre l'un de l'autre. Ils ont onze ans tous les deux et vivent à la Ruche, un village situé à quelques kilomètres de Port-au-Prince, la capitale de l'île d'Haïti.

Coincé entre la mer et le Morne à Congo, une des plus hautes chaînes de montagne de l'île, la Ruche compte environ un millier d'habitants. Un vallon fertile, que longent deux rivières aux eaux claires et limpides : la Gosseline, tranquille, et la Mousseline, plus tumultueuse. Çà et là, des bosquets d'ajoncs, des marais où poussent de longues tiges de bambou et des nénuphars aux larges feuilles qui servent de radeaux aux grenouilles. Un petit nid qu'Alexis et Jérémie n'ont jamais eu l'occasion de quitter, même pas pour une visite à la capitale.

Avec ses maisons peintes de couleurs vives et recouvertes de tôle ondulée, ses champs de caféiers et ses bananeraies à

perte de vue, cet endroit leur a toujours paru le lieu idéal où habiter.

Depuis quelque temps, cependant, tout semble aller de travers à la Ruche et dans les villages environnants. Sous prétexte de prévenir un soulèvement de paysans, la milice a mis le feu à des champs de canne, détruit des récoltes, abattu plusieurs têtes de bétail et matraqué les habitants. Plusieurs d'entre eux ont été arrêtés : parmi eux, Raphaël Jolet, le père d'Alexis, qu'ils accusent d'être le chef d'une rébellion qui se trame.

En réalité, la Ruche, à cause de ses terres fertiles et bien irriguées, de sa position entre les montagnes et la mer, ainsi que toute la région, est convoitée par les grands propriétaires de la capitale.

— Le bruit court que les soldats vont revenir. Ils ont prévu une nouvelle invasion, annonce Alexis.

— Je sais, répond Jérémie. J'ai même entendu papa déclarer que l'armée a l'intention de réquisitionner l'école pour en faire une caserne.

— Mais ce n'est pas possible ! s'exclame Alexis.

— Il faut s'attendre à tout désormais. À la capitale, ils ont même décrété le couvre-feu.

— J'ai oublié ce que cela veut dire, répond Alexis, avec un air de plus en plus effrayé.

— Papa me l'a expliqué ce matin. Le couvre-feu, c'est lorsque l'armée ordonne à tout le monde de rentrer chez soi à une heure bien précise. Depuis une semaine, paraît-il, personne n'a le droit d'être dans les rues après sept heures, le soir.

— C'est affreux, murmure Alexis, d'une voix que l'épouvante rend à peine perceptible : mais pourquoi ? pourquoi font-ils cela ?

— Je ne sais pas, chuchote Jérémie, qui baisse aussi la voix et promène autour de lui un regard inquiet.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interroge Alexis.

— Rien... fait Jérémie, qui ajoute au bout d'un instant : j'ai peur, Alex. Maman racontait hier qu'à son retour du bourg, elle a croisé une foule d'hommes armés. C'est une nouvelle milice qui a pour nom les Léopards, totalement dévouée au président. Jusque dans les bourgs et les hameaux les plus reculés

on arrête les gens, continue à chuchoter Jérémie.

Près de lui, il sent Alexis frissonner et se raidir.

— S'ils continuent à arrêter ainsi des gens, c'est qu'ils n'ont pas l'intention de relâcher ceux qui ont déjà été appréhendés, remarque Alexis, dont la voix se brise. Ma grand-mère a déjà vendu plusieurs parcelles de terrain. Elle a donné tout l'argent à des militaires qui sont venus la voir en prétendant qu'ils pourraient faire libérer mon père.

— Ce sont des menteurs, n'est-ce pas ?

— Des menteurs et des brigands, laisse échapper Alexis, en serrant les poings. Je dois rentrer, maintenant, poursuit-il en se levant. Maman se fait sûrement du mauvais sang. Depuis que papa a disparu, elle pleure chaque jour. Elle veut quitter le pays.

— Pour aller où ?

— Je ne sais pas. À demain, lance Alexis, d'une voix blanche. Je dois encore aller chercher des graines pour les tourterelles avant de rentrer à la maison.

— À demain, Alex.